

## LES AUTEURS FRANÇAIS DE LA REVUE *CHRÉTIENNE SOCIALE* (JUN 1931–DÉCEMBRE 1938)

HENRI DE MONTETY

E-mail : hmontety@wanadoo.fr

La revue *Korunk Szava*, publiée entre 1931 et 1938, était politiquement légitimiste et d'orientation sociale. Ayant des positions religieuses assez progressistes, ses rédacteurs se sentaient proches du milieu français dit des convertis, dont l'objectif était de réaliser une nouvelle alliance avec la tradition. *Korunk Szava* ouvrit ses pages en particulier à des auteurs comme Jacques Maritain, François Mauriac, Paul Claudel ou Charles Péguy. Confrontés plus tôt que les Français aux périls du nazisme, les Hongrois développèrent leurs propres conceptions de la nation, tout en offrant une tribune à leurs confrères français sur la question.

The journal *Korunk Szava* was published from 1931 to 1938. With a legitimist political viewpoint and rather social orientation, it also represented a progressive approach to religion and thus had close relations with the so-called French *convertis*, known for aiming to create a new alliance with tradition. *Korunk Szava* published texts written by authors like Jacques Maritain, François Mauriac, Paul Claudel and Charles Péguy. Facing the Nazi peril earlier than their French counterparts, Hungarians developed a particular vision of the nation, while they also shared their ideas on the subject with their French colleagues.

**Mots-clefs :** légitimisme social hongrois, convertis français, nationalisme, Habsbourg-principium, couronne de Saint Étienne

Depuis 1887, l'Église de Hongrie publiait la revue *Katolikus Szemle* (la « Gazette catholique »). Les jésuites lancèrent en 1921 leur propre mensuel, *Magyar Kultúra*, qui fut jusqu'à sa disparition pendant la seconde guerre mondiale le fer de lance du corporatisme traditionnel contre les idées démocratiques.

Mgr Prohászka (1858–1927), quant à lui, avait créé en son temps une revue d'inspiration plus moderne, *Sion* (il s'y affichait, notamment, favorable à la liquidation du vaste patrimoine immobilier de l'Église hongroise). À la mort de l'archevêque chrétien-social, ceux qui voulaient perpétuer son souvenir et ses idées fondèrent le « Cercle Prohászka » qui fut notamment à l'origine d'une nouvelle publication, *Korunk Szava* (« La voix de notre époque »), lancée en 1931 par le comte György Széchenyi (1889–août 1938), assisté par Jenő Kátona (1905–1978) en tant que rédacteur en chef. Il avait été question d'inscrire

en bandeau sur la première page « Revue du nouveau catholicisme » (en réalité : du « jeune » catholicisme : *ifjú katolicizmus folyóirata*). Mais le cardinal Serédi, primat de Hongrie, pour lequel il n'existait qu'un seul catholicisme, ne donna pas son accord<sup>1</sup>. *Korunk Szava* fut publié jusqu'en décembre 1938, année de l'*Anschluss*, quand il fut supprimé sur décret gouvernemental, quelques mois après la mort de son fondateur. En octobre 1939, Jenő Katona allait fonder une nouvelle revue baptisée *Jelenkor* (en français : « Temps présent »).

*Korunk Szava* fut placé dès sa création sous le signe de l'influence française, on y trouvait régulièrement des articles consacrés à Charles Péguy, Paul Claudel, Jacques Maritain. Les Hongrois leur empruntaient la voie étroite du « progressisme conservateur », dont une certaine branche du légitimisme hongrois promettait de faire la synthèse. György Széchényi, en particulier, fut en Hongrie l'un des plus virulents critiques de la politique de Gyula Gömbös (président du Conseil de 1932 à 1936), combinaison de contrôle politique sur la société et d'accommodement diplomatique avec l'Allemagne<sup>2</sup>.

Pour une meilleure compréhension de ce qui suit, il est utile de préciser que le mouvement légitimiste hongrois avait pour objectif de placer sur le trône Othon, le fils de Charles IV, déposé en 1920.. En l'absence de forces résolument républicaines en Hongrie, les adversaires du légitimisme étaient soit, par pragmatisme, des partisans du *statu quo* (la régence de l'amiral Horthy), soit les héritiers des indépendantistes anti-Habsbourg (les *Kouroutz*<sup>3</sup>), satisfaits de la régence ou éventuellement favorables à une libre élection d'un nouveau roi, de préférence hors de la dynastie Habsbourg.

Dans cet exposé, je vais d'abord présenter la position de la revue *Korunk Szava* sur la nation, telle qu'elle apparaît explicitement ou implicitement dans les articles consacrés aux questions politiques, puis la contribution spécifique de la pensée française ou des penseurs français, directement en tant qu'auteurs, à cette problématique. Enfin, je terminerai en évoquant l'évolution de la revue, sous sa nouvelle forme, après 1938 et après 1940.

### **a) La position de *Korunk Szava* sur la nation**

En novembre 1937, *Korunk Szava* annonçait la nomination du nouveau rédacteur en chef d'un journal important (György Ottlik, au *Pester Lloyd*, quotidien gouvernemental publié en langue allemande), en affirmant s'intéresser à cet événement parce que « la revue et ses lecteurs s'intéressent à tout ce qui touche la nation et le pays<sup>4</sup>. » Ce n'était pas une hyperbole. *Korunk Szava*, revue d'opinion, exprimait régulièrement des conceptions sur la nation, à la fois dans sa nature intime et dans sa mission extérieure. La synthèse de cet ensemble de prises de positions était donnée par l'idée de Sainte-Couronne (de Saint Étienne) – du moins

l'interprétation que la revue en faisait à la frontière du légitimisme politique et du catholicisme social.

Dans l'éditorial du 1<sup>er</sup> janvier 1938 intitulé « Le légitimisme social contre le national socialisme antichrétien », György Széchényi exprimait l'idée que seul le légitimisme social pouvait sauver, non seulement l'humanité du chaos où les extrêmes étaient en train de la conduire, mais aussi la nation hongroise, en tant que fondement parcellaire mais nécessaire de l'humanité. D'ailleurs, non seulement le légitimisme social était, selon lui, la cible commune de tous les extrêmes, mais la Hongrie elle-même, placée entre l'Orient et l'Occident, « entre la barbarie orientale et l'irréligion occidentale », était « de nouveau le point le plus exposé dans cette lutte qui envahissait l'Europe ». Or il n'existait nul remède « en l'absence d'une approche nationale ». György Széchényi détaillait son programme en trois points : (1) la pensée de Saint Étienne, c'est-à-dire le cheminement vers un royaume ouvert sur le social et l'universel ; (2) le respect de l'être humain et le libre développement de ses qualités, considérés comme fondements de la société et de l'Etat ; (3) le développement des formes hongroises de l'existence en tant qu'incarnation de ces principes généraux, d'où l'exigence d'une politique générale (*országos politika*) d'ores et déjà déclinée en certaines applications spécifiques, notamment urbaine (suivait une critique acerbe d'un mouvement politique intitulé « Parti chrétien des provinces », gagné par l'extrémisme fasciste).

On parle donc de « formes hongroises de l'existence ». Or des siècles de lutte venaient d'opposer les Hongrois à la dynastie Habsbourg. Comment les directeurs de *Korunk Szava* prétendaient-ils réconcilier ce paradoxe ? La réponse est double : d'une part, l'avènement de circonstances nouvelles, d'autre part, ce qu'on peut appeler un acte de confiance. Ainsi Jenő Katona écrivait-il en novembre 1936, dans un article sobrement intitulé « Le roi Ottó<sup>5</sup> » : « Le roi voit bien que la seule solution possible est la synthèse entre l'Etat hongrois de Saint Étienne et le Habsbourg-*principium* – bien plus que la politique germanophile des pseudo-Kouroutz. Ce Habsbourg-*principium* nous a causé bien de l'amertume dans le passé, mais, à l'avenir, il apportera des fruits. » (1) Circonstances nouvelles : les héritiers auto-proclamés de l'indépendantisme séculaire ont justement sombré dans une alliance étrangère, avec l'Allemagne. (2) Acte de confiance : on fait le pari que l'héritier Habsbourg et toute sa descendance avec lui ont sincèrement adopté les « formes hongroises de l'existence » – sur simple déclaration en ce sens du roi Ottó.

D'ailleurs, cet esprit de circonstances qu'aurait, en quelque sorte, professé le légitimisme hongrois, tel qu'il apparaît incidemment dans cet article du rédacteur en chef de *Korunk Szava*, n'était pas habituellement revendiqué par la revue. Au contraire, dans une nécrologie<sup>6</sup> du principal chef politique du légitimisme catholique et social – Miklós Griger – publiée le 1<sup>er</sup> mars 1938, c'est-à-dire quelques jours avant l'*Anschluss*, le même Jenő Katona posait deux affir-

mations sans équivoque. D'une part, « le christianisme social n'est pas un rival tardif de la social-démocratie, c'est la foi et la force frémissant spontanément de l'Évangile » ; d'autre part : « la cause du peuple et celle du roi, comme si souvent dans l'histoire, sont inséparables ». Ici, point de détours par les fourvoiements de l'indépendantisme hongrois, mais l'affirmation d'une relation claire et franche entre monarchie hongroise, légitimisme et cause sociale. Dans un article publié au numéro suivant (le 15 mars), deux jours après l'*Anschluss*, intitulé « devant la tombe de Miklós Griger »<sup>7</sup>, György Széchényi revenait sur ces pensées en leur procurant encore de la force : « Pour Miklós Griger – disait-il – tant les idées de la Sainte Couronne que les institutions monarchiques étaient indissociables du terrain social. Et s'il n'avait pas trouvé son idéal dans la Sainte Couronne, [Griger] n'aurait sans doute été ni légitimiste, ni l'apôtre de la monarchie sociale. » En revanche, dans l'article de Katona (du 1<sup>er</sup> mars) figurait un élément important : le fait que Miklós Griger s'était élevé contre l'hitlérisme en vertu du principe hongrois de la fraternité avec les autres nationalités. Qu'il avait fait sienne la politique noble et courageuse qui place le catholicisme « au-dessus des nations »<sup>8</sup>.

Ayant semble-t-il résolu un dilemme typiquement hongrois (entre le légitimisme et l'indépendantisme), *Korunk Szava* se trouvait dès lors confronté à un paradoxe beaucoup plus ordinaire, celui du catholicisme envisagé à la fois comme national et universel. Ce terrain était bien sûr celui où l'on pouvait rencontrer les intellectuels français.

### **b) Contribution des auteurs français sur la question nationale**

Pendant toute la durée de l'existence de la revue, les auteurs français apparurent à *Korunk Szava* tantôt comme thèmes de réflexions ou d'analyses, tantôt comme auteurs d'articles ou d'essais traduits de la littérature ou de la presse française, tantôt, enfin, comme auteurs d'articles commandés directement par les Hongrois. Le spectre littéraire était large : Baudelaire, Henri Brémond, Anatole France, Proust, Céline, Paul Valéry, etc... Au-delà de l'attrance vers l'esprit, la langue et les lettres françaises, la revue s'intéressait en particulier à la vague de conversion de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et à ce que l'on appelle communément le renouveau catholique, ouvrant ses pages à Léon Bloy, Charles du Bos, Huysmans ou Péguy, ainsi qu'aux contemporains comme Bernanos, Maritain, François Mauriac, Daniel-Rops. C'est à ceux-là que nous allons nous intéresser en particulier, en ce qu'ils abordèrent, dans les pages *Korunk Szava*, de manière spécifique ou incidente la question nationale.

La grande référence doctrinale francophone était Jacques Maritain. En février 1937, ce dernier vint donner une conférence à Budapest sur le thème de Saint Thomas d'Aquin. L'auteur d'un compte-rendu de l'événement publié dans *Ko-*

*runk Szava* ne tarit pas d'éloges sur « le porteur le plus digne de l'intelligence latine » qui devait être à l'ère moderne ce qu'avait été le docteur angélique lui-même à sa propre époque, cette « époque brillante où le ciel et la terre étaient unis ». « Lors de cette soirée – termine l'auteur du compte-rendu – la France catholique, la vraie Europe, la culture humaine éternelle et la vérité divine ont scintillé dans la salle de conférence de l'avenue Üllői<sup>9</sup>. » Peu après, deux articles de fond publiés en octobre 1937 et février 1938, dont un de la plume de Maritain lui-même, détaillaient la pensée du maître sur la question de la nation, en distinguant l'ordre culturel et l'ordre de la communauté. La chrétienté – selon Maritain – appartient à l'ordre culturel, mais « les peuples ayant reçu l'enseignement de l'Église peuvent se fixer dans l'ordre de la communauté. Il n'y a qu'une seule Église, mais il peut exister plusieurs entités étatiques chrétiennes [...] ». Néanmoins, à mesure que l'État chrétien s'est dissous, la religion, devenue superficielle, a pu se changer en levier pour les classes dirigeantes. « La réponse à ce déisme bourgeois fut l'athéisme communiste. » « Le temps est venu pour la Chrétienté de tirer les conséquences du fait que la Renaissance et la Réforme ont rompu avec le Christ<sup>10</sup>. » Il faut, en l'occurrence, se garder de trois erreurs – lit-on dans l'article signé par Maritain (février 1938) – (1) livrer le monde d'ici-bas à Satan ; (2) vouloir réaliser la cité de Dieu sur terre (calvinisme, gallicanisme et josphisme, communisme) ; (3) anéantir toute connexion entre les deux cités (humanisme anthropocentrique, libéralisme)<sup>11</sup>. Le chemin proposé semble donc celui d'une collection de nations autonomes au sein d'une grande aire culturelle latine. Une certaine vision de l'Europe, en quelque sorte, avec laquelle sympathisaient volontiers les Hongrois bien au-delà du légitimisme, en dépit des origines ethno-linguistiques magyares (non latines, ni même indo-européennes). Deux ans plus tôt, *Korunk Szava* avait donné la parole à un autre défenseur de l'Europe latine, beaucoup moins progressiste que Maritain, le RP Gillet O.P., supérieur général de l'ordre des Dominicains. À son égard également, la revue n'avait pas été avare de compliments : « Et quel Français ! Cet homme passionné ne donne pas dans la phraséologie. Et tout avec un petit sourire. C'est un homme extraordinaire : pour sa vie exemplaire de religieux, certes, mais aussi parce qu'il est français ! » Le RP Gillet était justement venu à Budapest pour donner une conférence sur l'Europe latine (chrétienne, humaniste, universelle) face à la barbarie<sup>12</sup>. Du reste, *Korunk Szava* n'était pas sectaire et publia aussi une analyse de Julien Benda sur les conceptions spinoziennes de la paix (« la paix n'est pas l'absence de guerre, mais une vertu qui naît de la vigueur de l'âme »). Il est vrai que Benda s'appuyait sur Spinoza pour fustiger les pacifistes et surtout pour critiquer l'erreur consistant à négliger le facteur moral pour ne compter que sur les interdépendances économiques<sup>13</sup> (une bonne partie de la réflexion politique en Hongrie était alors tendue vers la révision des frontières fixées par le traité de paix de 1920 afin de reconstituer tout ou partie du royaume de Saint Étienne,

contre les simples projets de raccommodage par la coopération économique dans le bassin danubien).

### c) 1938 et 1940 : nouvelles problématiques ?

À propos de frontières et de danger pour la paix, le matin du 13 mars 1938, la Hongrie se réveilla avec une borne, sur la rivière Leitha, qui ne la séparait plus de l'Autriche, mais du III<sup>e</sup> Reich. Dans le premier numéro du mois d'avril, *Korunk Szava* consacra plusieurs pages à décrire la nouvelle situation au regard des principes que la revue continuait à vouloir préserver. Dans son éditorial, György Széchenyi défendait l'idée de garantir, en toutes circonstances y compris dans les présentes, aux Allemands de Hongrie (environ 5% de la population) la possibilité de s'épanouir dans leur langue et leur culture. Plutôt que tout tenter pour assimiler cette minorité allemande (en danger de nazification), il importait au contraire de lui offrir la possibilité de former un fragment particulier, loyal et fidèle, du *Hungarus*, une sorte de *Deutsch-Ungar*. Ainsi le voulaient – disait-il – la simple justice, la pensée chrétienne et la raison d'État hongroise historique<sup>14</sup>. Dans le même numéro, un article de fond soulignait que le roi Étienne (*István*) n'avait pas été un grand fondateur du seul point de vue de la Hongrie, mais aussi à l'échelle de l'Europe chrétienne, comme en témoignaient ses mémorables « admonestations » qui restaient un modèle pour tout gouvernement. La pensée de Saint Étienne sur les nationalités était celle qui pourrait promouvoir l'autodétermination des pays danubiens contre toutes les menaces des puissances voisines et cela sans imposer une langue commune, mais en réinsufflant dans la région un certain esprit, une forme d'âme. C'est pourquoi la pensée de Saint Étienne était « un facteur capital de la paix européenne ». Le Congrès eucharistique de Budapest (en mai 1938) allait justement attirer sur la Hongrie l'attention de l'opinion catholique internationale. L'auteur terminait en citant Paul Claudel qui venait d'affirmer que la guérison de l'Europe danubienne se trouvait sur la route de Saint Étienne<sup>15</sup>.

Les Congrès eucharistiques rassemblent traditionnellement les plus hautes personnalités de l'Église catholique du monde entier. Chef de la délégation française, le cardinal Verdier accorda un entretien qui parut dans le numéro du 15 juin de *Korunk Szava*. En même temps qu'il se réjouissait de remarquer dans la revue hongroise les noms de Maritain, Mauriac, Daniel-Rops, le cardinal affirmait croire en la paix, grâce à la coopération des pays d'Europe centrale. Sur le plan social, il félicitait *Korunk Szava* d'œuvrer dans l'esprit des encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*, tout en soulignant que « chaque pays [devait pouvoir] résoudre les problèmes selon son propre esprit, selon ses propres lois et selon ses propres intérêts. La question sociale serait



bien mieux traitée – précisait-il – si chaque peuple était en mesure d'exécuter les réformes nécessaires selon sa propre volonté que si l'on imposait quelque solution de l'extérieur<sup>16</sup>. »

Tout en continuant à condamner les extrémismes, notamment par la voix de Jean Guiraud (rédacteur en chef de *La Croix*)<sup>17</sup>, *Korunk Szava* réaffirma en décembre 1938 ses faveurs pour une « troisième voie », définie par György Széchenyi comme étant du centre et chrétienne, opposée à toutes les dictatures, opposée au libéralisme et où, « au-dessus des partis, c'est la morale qui dirige les opinions<sup>18</sup>. » Dans ce projet, il pouvait bénéficier du soutien de Daniel-Rops qui venait de troquer son habit de « jeune intellectuel non-conformiste » pour celui d'écrivain catholique. « Crise de la gauche, crise de la droite – écrivait ce dernier. Le catholicisme est la seule force capable de sauver la France<sup>19</sup>. » (Et la Hongrie, pensait *Korunk Szava*).

En novembre 1938, le premier arbitrage de Vienne rendit à la Hongrie une partie des territoires perdus en 1920, accomplissant, en quelque sorte, une partie du programme national. À la revue *Korunk Szava*, ce fut l'occasion d'une sobre réjouissance dont la poésie sévère tranchait avec les cris de joie rencontrés dans la presse hongroise en général. Accueillant favorablement la fin du « plus gros mensonge de l'histoire », à savoir la ci-devant Tchécoslovaquie, Jenő Katona s'adressait à la population magyare enfin réunie à la Hongrie : « C'est sur vous que le Dieu de justice répand sa miséricorde et ses bienfaits, celui qui permet aux nations de naître et de périr et qui dirige les peuples non vers des solutions bienveillantes, mais selon des lois d'airain<sup>20</sup>. »

En l'absence de György Széchenyi, décédé en 1938, et à la suite de l'interdiction de *Korunk Szava*, le même Jenő Katona lança une nouvelle revue en 1939 intitulée *Jelenkor* (Temps présent). Son lancement coïncidait avec la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne. Conservant son attitude foncièrement antinazie, la nouvelle revue embrassa naturellement l'esprit de guerre français. Notons par exemple un éloge de *Plein Pouvoir*, de Giraudoux, soulignant que « l'esprit [devait] prendre la défense des nations, petites et grandes, contre le danger intérieur et extérieur<sup>21</sup>. » La défaite de mai 1940, qualifiée de « tragédie française », de « terrible fatalité », suscita la stupéfaction en même temps qu'une introspection précoce, à la manière de Marc Bloch. « Cela dépasse l'entendement – lisait-on. C'est pourquoi tout commentaire sur la question n'est que bavardage lamentable, s'il s'attache seulement à l'analyse de la vie politique ou à l'économie<sup>22</sup>. »

Alors, que restait-il ? L'esprit, invoqué par Giraudoux, sans doute. En avril 1941, *Jelenkor* allait donner la parole à Henri Massis pour sa critique de l'intellectualisme qui, dans ses excès, avait égaré l'esprit français (article intitulé *Les idées restent* : critique aimable, mais au fond plutôt acerbe de Proust, Gide et Valéry)<sup>23</sup>. Dans ce même numéro figuraient une longue analyse philosophique de

Jacques Maritain et le billet habituel de François Mauriac. Pour les Hongrois de *Jelenkor*, en 1941, la France de Pétain restait le phare latin, mais couvert d'un épais brouillard d'incertitude.

L'analyse de la revue *Korunk Szava* et de son successeur *Jelenkor* dans ces années difficiles donne une image saisissante de certains traits spécifiquement hongrois dans leurs relations avec l'esprit français. Le patriotisme stéfanien était un puissant outil de synthèse entre l'attachement inconditionnel à la nation et la conception universelle du christianisme, amplifiée par la sensibilité sociale. En revanche, la confusion fréquemment entretenue par les auteurs entre la pensée de Saint Étienne et le *principium* Habsbourgeois pose le problème de la compatibilité entre l'attachement légitimiste à la dynastie autrichienne et l'orientation française, historiquement opposée à l'Autriche et dont la tradition tant républicaine que monarchiste repose sur l'idée que toute nation doit être dirigée par un souverain (monarque ou représentants du peuple) en vue d'accomplir une mission précisément nationale, au sein d'un grand concert de nations jouissant chacune d'une égale estime et légitimité. D'autre part, les circonstances extrêmes, réduites au nom de l'urgence humaniste, masquent parfois des antagonismes profonds.

### Notes

<sup>1</sup> Entretien avec le Pr. Jenő Gergely (†), mai 2005

<sup>2</sup> Cf. Nécrologie du 1<sup>er</sup> novembre 1936

<sup>3</sup> Le terme Kouroutz (*Kuruc* en hongrois) désigne les indépendantistes hongrois, en particulier les troupes de François II Rákóczi, qui conduisit la dernière insurrection anti-Habsbourg au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> Novembre 1937. *Ottlik György és a Pester Lloyd*.

<sup>5</sup> Katona Jenő, « Ottó Király » *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> novembre 1936

<sup>6</sup> Katona Jenő, Nécrologie de Miklós Griger, *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> mars 1938

<sup>7</sup> Széchényi György gróf, « Griger Miklós sírjával », *Korunk Szava*, 15 mars 1938

<sup>8</sup> Katona Jenő, art. cit.

<sup>9</sup> Compte-rendu sur la conférence de Jacques Maritain au Musée des arts décoratifs, *Korunk Szava*, 15 février 1937

<sup>10</sup> « Jacques Maritain gondolataiból » *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> octobre 1937

<sup>11</sup> Jacques Maritain, « La cité de Dieu », *Korunk Szava*, 11 février 1938

<sup>12</sup> « P. Gillet O.P. az európai gondolat szószólója », *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> mars 1936

<sup>13</sup> Julien Benda, « Az igazi békeprobléma », *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> janvier 1938

<sup>14</sup> Gy. Sz., « Idő sodrában », *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> avril 1938

<sup>15</sup> Dsida Elemér dr., « A szentistváni gondolat európai jelentősége », *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> avril 1938

<sup>16</sup> Entretien avec le cardinal Verdier, *Korunk Szava*, 15 juin 1938

<sup>17</sup> Jean Guiraud, « La race comme idole des états totalitaires » *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> juillet 1938



- <sup>18</sup> Széchényi György, « a keresztény demokrácia », 15 décembre 1938
- <sup>19</sup> Daniel-Rops, « Lettre sur le catholicisme français », *Korunk Szava*, 1-15 juillet 1938
- <sup>20</sup> Katona Jenő, « Köszöntünk Magyar Felvidék », *Korunk Szava*, 15 novembre 1938
- <sup>21</sup> Compte-rendu de Jean Giraudoux *Pleins pouvoirs*, *Jelenkor*, 1<sup>er</sup> décembre 1939
- <sup>22</sup> « A francia tragedia », *Jelenkor*, 1<sup>er</sup> août 1940
- <sup>23</sup> Compte-rendu d'Henri Massis « Les idées restent », *Jelenkor*, 15 avril 1941